

issement». Le point de vue du mari ne sera que la cerise sur le gâteau. Aimer est un travail, disait Dominique Rolin. À qui incombe-t-il ?, se demande Maud Ventura.

Une folie d'amour

L'amoureuse est mariée depuis dix ans, mère de deux enfants, professeur d'anglais, traductrice, mais elle ne pense qu'à son mari. Métier, enfants, actualité, amis ou loisirs, rien ne l'intéresse autant. Elle a un passé qu'elle garde secret et en tête toutes sortes de recettes : « Les couples qui durent sont ceux dont le mys-

130, 20, 06

MON MARI
De Maud Ventura,
L'iconoclaste,
356 p., 19 €.



tère n'a pas été percé», etc. Méthodique et volontaire, toute à ses films, elle ne laisse rien au hasard, s'est construit une allure qui la protège, joue son rôle à chaque seconde. Son mari la décrit : « Très belle, froide, amoureuse, observatrice. » La sait-il inquiète d'elle-même, fragilisée par tout ce qu'elle pense ignorer, faisant tout pour s'améliorer mais persuadée d'être bientôt quittée ? Au lecteur, elle apparaît par instants stupide et exclusive, à d'autres diabolique et psychorigide, à d'autres carrément folle,

démangée et dérangée par son amour.

Ce n'est pas l'amour fou, c'est une folie d'amour. Maud Ventura présente une femme élevée dans la valorisation du mariage, lequel oblige à « faire des compromis ». Dans cette prison d'amour, dans ce théâtre conjugal, notre héroïne tient une comptabilité des compromis, un registre des délits et des peines.

Mon mari, c'est le mariage au microscope et à la calculette. Malgré sa jeunesse, l'auteur a tout observé de la vie en couple. Doutes, questions, rêves, fantasmes, at-

tentes, émerveillements, déceptions, peurs et stratégies, on est ébloui par l'exhaustivité de la recension. L'air d'en rire, ce monologue aux innombrables finesses raconte l'inaccessibilité de l'autre malgré l'amour, le désir de le posséder et la peur constante de le perdre, la part narcissique et égoïste des sentiments, le rapport de force omniprésent. Il nous rappelle que l'amour de l'amour n'est pas l'amour.

Le contrepied littéraire s'achève en pirouette et Maud Ventura rejoint le poète : il n'y a pas d'amour heureux. ■

Un ouvrage curieux et lumineux.
ALICE DEVELEY



L'ESPRIT DES MOTS Ouvrage collectif, First, 420 p., 19,95 €.

Un homme sans consolation

DUFAUX ET TERPANT Une très belle et libre adaptation d'« Un roi sans divertissement » de Giono.

La BD
de la semaine

UNE VALLÉE en fin d'hiver, ceinte de montagnes qui dominent de leur hauteur un vieux château tout en harmonieuses proportions, crépi clair, fenêtres à meneaux, jardins en terrasses. Paysage dont la grandeur ne fait que mieux sentir à l'homme qui l'habite sa petitesse. C'est dans le village enseveli au fond de cette vallée de l'Isère que va se dérouler l'histoire contée par Jean Dufaux et le dessinateur Jacques Terpant, qui se sont inspirés, librement et fidèlement, d'« Un roi sans divertissement » de Giono - roman écrit juste après la guerre, dont le titre est emprunté à Blaise Pascal.

Le récit tourne autour d'un personnage mystérieux, Langlois, capitaine de gendarmerie, arrivé pour la première fois dans ce village en plein hiver après que des hommes, une femme, un enfant ont disparu subitement sans lais-

ser de trace. Langlois, bel homme, port aristocratique, aimable mais distant, reclus en lui-même, comme s'il vivait dans un monde auquel les autres n'avaient pas accès, s'installe à l'auberge tenue par une prostituée reconvenue, femme discrète, attentionnée. L'officier met tout en œuvre pour protéger les villageois, organise la surveillance. Chaque soir, il nettoie et graisse son pistolet, comme s'il faisait de la traque de l'insaisissable tueur une affaire personnelle.

L'insondable énigme des choses

Étrangement, c'est au cours de la messe de minuit, ses fastes, la lumière des cierges qui éclaire la nef, fête de Noël pleine de promesses, un spectacle si beau qu'on en oublie les ténèbres hivernales, qu'il a une intuition. Le meurtrier qu'il traque n'est pas un monstre, c'est un homme ordinaire, « comme vous, comme moi », chez qui l'ennui de vivre dans ces vallées sans divertissement a mis à nu un fond de cruauté, gratuite, sans mobile, une cruauté pure.

UN ROI SANS DIVERTISSEMENT
De Jean Dufaux
et Jacques Terpant,
d'après Jean Giono.
Futuropolis,
64 p., 17 €.



L'histoire se déroule dans un village enseveli au fond de la vallée de l'Isère autour d'un personnage mystérieux, le capitaine de gendarmerie Langlois. FUTUROPOLIS/DUFAUX ET TERPANT

L'histoire de Langlois, qui court sur trois ou quatre ans, est racontée des années après par des narrateurs successifs, principalement deux femmes, la châtelaine et l'ancienne prostituée, qui se sont prises de tendresse pour cet homme qu'elles aimeraient sauver de lui-même. Elles ont senti dans la dureté qu'il affiche la fragilité propre aux purs. Elles ont pressenti chez lui, sans en prendre toute la mesure, la vulnérabilité au mal de cette race d'hommes qui ne se sa-

tisfont pas des distractions grâce auxquelles le grand nombre supporte l'humaine condition. Langlois veut que rien ne le divertisse de son ennui existentiel. Est-ce pour cela qu'il démissionnera de l'armée ? Ou est-ce pour une raison plus obscure encore ?

Dufaux et Terpant, qui avaient déjà réalisé ensemble une bande dessinée sur Louis-Ferdinand Céline, puis une adaptation de Nezdé-cuir de Jean de La Varende, n'ont que faire de l'air du temps et

des certitudes qui donnent bonne conscience. Ils aiment les énigmes sans résolution. Ce qu'ils veulent, et ils le font magnifiquement, c'est susciter par leur œuvre une inquiétude, un questionnement devant l'insondable énigme des choses. L'élégance du récit et du dessin, l'envoûtante beauté des cases dont chacune ou presque constitue un tableau à part entière, paysages, portraits, scènes de rue ou d'intérieur, ajoute encore au mystère. ■

ASTRID DE LARMINAT